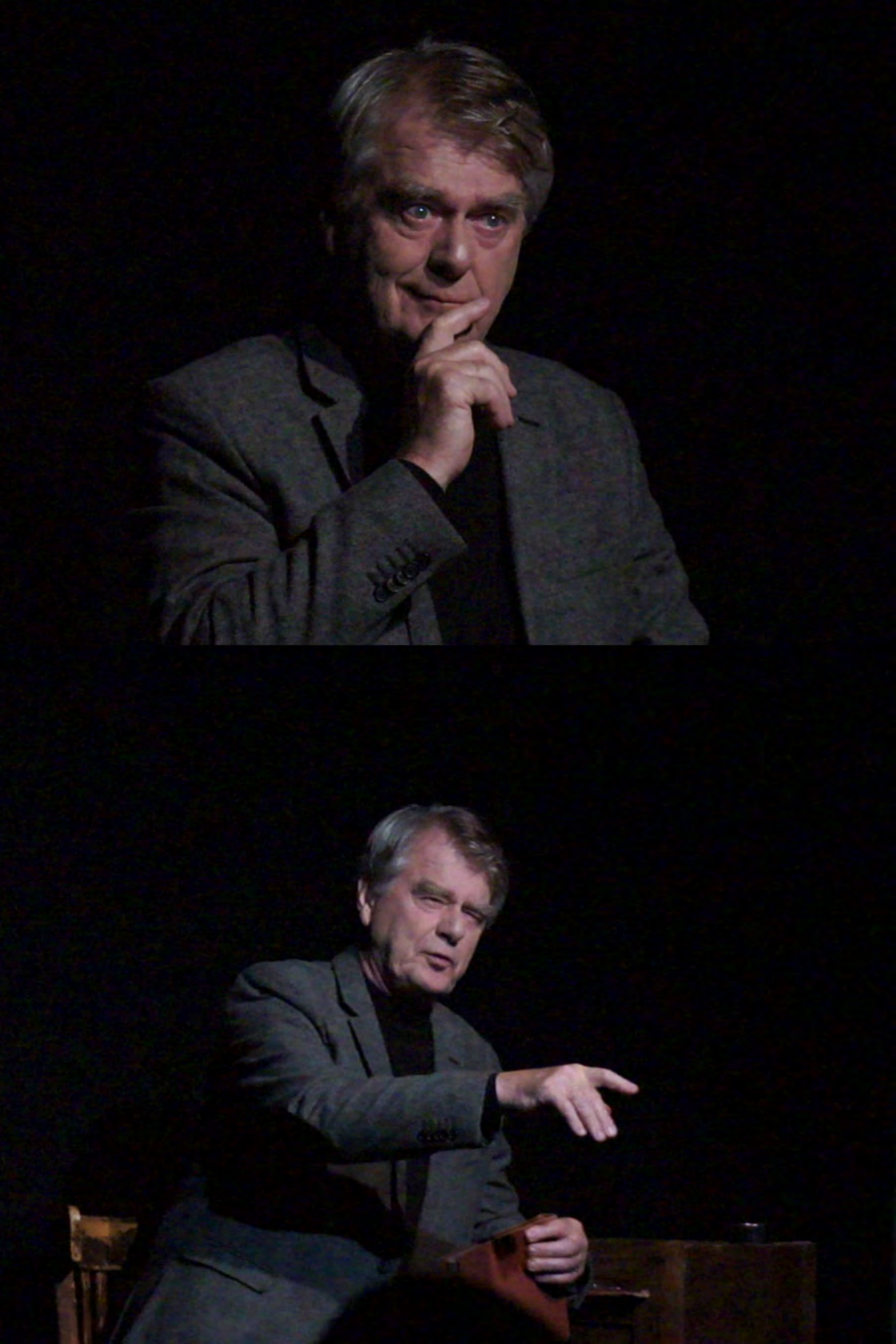
DOSSIER DE PRESSE

lettre à ma mère

Adaptation théâtrale du roman de Georges

SIMENON

de et avec **Robert Benoit**



Après le succès du spectacle « Lettre à mon juge » de G.Simenon salué unanimement par la presse, Robert Benoit présente une nouvelle aventure théâtrale, du même auteur, « Lettre à ma mère ».
Pierre Assouline note dans son blog LeMonde.fr «La République des livres» : « *...J'ai assisté en compagnie de mon ami John Simenon, fils de l'écrivain et gestionnaire de son œuvre, à une représentation de « Lettre à mon juge ». Robert Benoît nous a soufflés. Littéralement. Et les spectateurs également... On ressort de la salle hanté par cette voix et cette présence, dont on ne saurait dire si elles sont du comédien ou du personnage. Étrange expérience de ressentir ce qu'ils ressentent. Et l'on se prend à rêver à ce que donnerait au théâtre un autre monologue tout aussi puissant « Lettre à ma mère » ...*

Parvenu presque au terme de son chemin d'écrivain, à 72 ans, après avoir prêté, avec éclat, le serment de ne plus écrire de fiction romanesque, Georges Simenon donne, en 1974, un nouveau texte, "Lettre à ma mère", où il s'interroge sur lui-même.
« Nous ne nous sommes jamais aimés de ton vivant tu le sais bien.» lui dit-il, « Aujourd'hui je crois que chacun se faisait de l'autre une image inexacte ». Trois ans et demi après la mort de sa mère, il lui adresse une longue lettre afin de la connaître et la comprendre.

Il a quitté Liège, lieu de sa naissance, pour Paris à l'âge de dix-neuf ans, à la mort de son père. Il effectua quelques brefs séjours à Liège. Le plus long a été le dernier, pendant lequel, huit jours durant, il a assisté à l'agonie de sa mère à l'hôpital de Bavière.

« Elle gardait toute sa lucidité mais elle parlait peu. Par contre, elle me regardait intensément et de mon côté, je la regardais ».
« Pourquoi es-tu venu, Georges ? » lui demanda-t-elle à son arrivée à l'hôpital.

Simenon mène une enquête émouvante et bien plus difficile que celle du commissaire Maigret. C'est le message d'un fils âgé à sa mère morte et qu'il n'a pas eu le temps de connaître et de comprendre.
«C'est pour effacer les idées fausses que j'ai pu me faire sur toi, pour pénétrer la vérité de ton être et pour t'aimer que je t'observe, que je rassemble des bribes de souvenirs et que je réfléchis.»

C'est le témoignage d'un amour déçu, un adieu plein d'émotions retenues à une dame dont il regrette de n'avoir pas été plus proche.

A PROPOS DE «LETTRE À MA MÈRE»

Dans son épaisse et passionnante biographie de Simenon, *Editions Julliard*, Pierre Assouline raconte à propos de « Lettre à ma mère » : « ...Savait-il, en la regardant mourir huit jours durant dans sa chambre d'hôpital, que l'intensité de leurs regards et l'éloquence de leur mutisme lui inspireraient un livre d'une rare qualité, un peu plus de trois ans après ?

«Lettre à ma mère» est, à plus d'un titre, l'exception qui confirme la règle. Comme un ultime sursaut de génie d'un retraité de la fiction romanesque. Dicté, au magnétophone en quelques jours avec une rare intensité, ce texte bref et dense est considéré par beaucoup comme la clef de la personnalité de Simenon. C'est une chronique de l'incompréhension à travers l'histoire de deux êtres qui n'ont jamais réussi à s'aimer pour n'avoir jamais su se parler.

... Aussitôt après avoir achevé de dicter « Lettre à ma mère », Simenon tombe malade. Deux mois durant, un malaise l'étreint. Un état qu'il essaie d'analyser peu après dans une autre de ses dictées (*«Vent du nord, vent du sud»*) :
« Malade sans doute d'avoir découvert que je n'étais pas l'homme que j'avais cru être, malade de savoir aussi que ma mère n'avait été qu'une femme, une très humble femme désaxée dès ses débuts dans la vie et qui aurait mérité davantage ma tendresse et ma pitié qu'une certaine indifférence ou une certaine rancune. »
Un peu plus de deux après cette épreuve, un paquet arrivé par la poste le replonge dans un abîme de culpabilité. Un neuropsychiatre, fervent lecteur de ses romans, s'est amusé à écrire la « Lettre à mon fils » qu'aurait pu écrire sa mère si elle avait su le faire. Captivé et stupéfait par la lecture de ce manuscrit qu'il dit « criant de vérité », Simenon est bouleversé. Une telle réaction ne saurait étonner les psychiatres de son entourage. A défaut de son admiration, il n'aura jamais su conquérir la tendresse de sa mère. Même si la tendresse était exclue de ses séjours dans les bordels ou les hôtels, Simenon n'aura jamais cessé de la rechercher en multipliant les relations avec les femmes. Il aurait ainsi vécu sa sexualité exubérante comme un « rite compensatoire « à cette frustration, un peu à la manière de ces abandonniques persuadés d'être rejetés. »

Lucernaire
COMÉDIE DE PICARDIE
WWW.COMDEPIC.COM
PICARDIE
oise

EXTRAIT «LETTRE À MA MÈRE»

Jeudi 18 avril 1974

Ma chère maman,

Voilà trois ans et demi environ que tu es morte à l'âge de quatre-vingt-onze ans et c'est seulement maintenant que, peut-être, je commence à te connaître.

J'ai vécu mon enfance et mon adolescence dans la même maison que toi, avec toi, et quand je t'ai quittée pour gagner Paris, vers l'âge de dix-neuf ans, tu restais encore pour moi une étrangère. D'ailleurs, je ne t'ai jamais appelée maman mais je t'appelais mère, comme je n'appelais pas mon père papa. Pourquoi? D'où est venu cet usage? Je l'ignore.

Depuis, j'ai fait quelques brefs voyages à Liège mais le plus long a été le dernier pendant lequel, une semaine durant, à l'hôpital de Bavière, où je servais jadis la messe, j'ai assisté jour par jour à ton agonie. Ce mot-là, d'ailleurs, s'applique mal aux journées qui ont précédé ta mort. Tu étais étendue dans ton lit entourée de parents ou de gens que je ne connaissais pas. Certains jours je pouvais à peine arriver jusqu'à toi. Je t'ai observée pendant des heures. Tu ne souffrais pas. Tu ne craignais pas de quitter la vie. Tu ne récitais pas non plus de chapelets du matin au soir bien qu'il y eût une religieuse en noir figée tous les jours à la même place sur la même chaise.

Parfois, et même souvent, tu souriais. Mais le mot sourire, appliqué à toi, a un sens un peu différent de son sens habituel. Tu nous regardais, nous qui allions te survivre et te suivre jusqu'au cimetière et une expression ironique étirait parfois tes lèvres. On aurait dit que tu étais déjà dans un autre monde, ou plutôt que tu étais dans ton monde à toi, dans ton monde intérieur qui t'était familier. Car ce sourire-là, où il y avait aussi de la mélancolie, de la résignation, je l'ai connu dès mon enfance. Tu subissais la vie. Tu ne la vivais pas. On aurait dit que tu attendais le moment où tu serais enfin étendue sur ton lit d'hôpital avant le grand repos. Ton médecin était un de mes amis d'enfance. Il m'affirmait que tu t'éteindrais doucement après l'opération qu'il t'avait faite. Cela a pris huit jours environ, le séjour le plus long que j'aie fait à Liège depuis mon départ à dix-neuf ans ...

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

N° 4767 – 7 mars 2012

Le Théâtre

Lettre à ma mère

(Simenon mène l'enquête)

D'EMBLÉE, on sait que Robert Benoit l'a – le ton. Ni trop sentimental, ni vraiment chaleureux, ni en retrait, juste le ton juste d'un homme vieillissant qui écrit à sa mère alors qu'elle est morte depuis plus de trois ans, et qui cherche à comprendre ce qui les a liés, et qui ne comprend pas, la lettre d'un enfant, d'un vieil enfant à la fois perdu et rageur.

Cette lettre, Simenon ne l'écrivit pas mais la dicta, inaugurant ainsi la longue série de Mémoires, divagations, pensées qu'à la fin de sa vie il publia sous ce titre générique, « Mes dictées », et cela donne encore plus de force à l'exercice auquel nous convie Robert Benoit : dire la quasi-intégralité de cette lettre comme si les mots, les souvenirs, les associations d'idées, les hésitations lui venaient à l'esprit devant nous, comme si c'était Simenon que l'on voyait fouiller sa mémoire et son cœur, et ses blessures. Tout au long du spectacle, il nous fait face, et quand il tutoie sa mère morte, tout en nous fixant du regard, on croit parfois deviner son fantôme parmi nous, assis sur les bancs du Lucernaire…

Mais ce n'est pas d'une lettre qu'il s'agit, au fond. C'est un règlement de comptes, une enquête policière, un passage à tabac. *« Nous ne nous sommes jamais aimés de ton vivant, tu le sais bien. »* Quand il arrive à l'hôpital de Liège, la ville qu'il a quittée cinquante ans auparavant, sa mère, allongée sur le lit, l'accueille avec cette phrase terrible : *« Pourquoi es-tu venu, Georges ? »* Et lui qui va rester à son chevet toute une semaine, assistant à son agonie, ne cesse de ressasser cette phrase. Aurait-elle été réellement déçue ou peinée s'il n'était pas venu ? Pas sûr…

L'évoquant, il dessine devant nous la silhouette de ce petit bout de femme, treizième et dernière enfant d'une famille flamande tombée dans la misère, qui n'a cessé toute sa vie d'être hantée par l'argent, le besoin d'accumuler sou après sou, d'être à l'abri… Un beau jour elle décida de transformer sa modeste maison en pension de famille, sans se soucier de son mari, qui tenait à sa tranquillité et qui, du jour au lendemain, *« rentrant chez lui, trouvait souvent son fauteuil occupé par un Polonais ou un Russe, son journal entre les mains d'un autre »*.

Quiconque a lu « Pedigree », ce livre où il raconte ses années d'enfance et d'adolescence, le sait bien : cette pension de famille est le petit théâtre de poche où Simenon apprit à découvrir l'humanité dans son infinie diversité, et sous ses aspects les plus sombres. La radinerie de la mère a permis l'éclosion d'un univers littéraire… Mieux : à l'entendre raconter comment, une fois veuve, elle se remaria et très vite détesta son nouveau partenaire au point de n'échanger avec lui que par petits billets manuscrits, on songe aussitôt à son terrible roman « Le chat »…

Robert Benoît a le geste rare. Quelques pas à peine, autour d'une chaise et d'un secrétaire, ou vers ce cadre de lit nu que la lumière fait apparaître de temps à autre dans un coin de la scène, suffisant pour évoquer la chambre d'hôpital où « Mère » finit ses jours. A quelques mois près, il a l'âge qu'avait Simenon quand il publia ce livre, 70 ans. Il a parfois cet air faussement patelin de qui mène l'enquête parce qu'il le faut bien mais pense qu'au fond la vérité n'en vaut décidément pas la peine.

Jean-Luc Porquet

● Au Lucernaire, à Paris.

L'EST RÉPUBLICAIN

le 7 mars 2013

Théâtre Le Petit Théâtre dans la ville présente « Lettre à ma Mère », intense monologue écrit par le père de Maigret

Simenon avait une mère mystère...

LE MYSTÈRE EST COMPLET, et pas un des limiers du Quai des Orfèvres n'a réussi à l'éclairer, pas même le célèbre commissaire qui vint à bout de toutes les enquêtes de sa littérature personnelle. L'énigme reste entière et sa mère une étrangère...

Le 18 avril 1974, alors que tombent les premiers mots sous la dictée de Georges Simenon, il avait 70 ans et sa mère, Henriette, était déjà morte depuis plus de deux ans. « Et c'est seulement maintenant que, peut-être, je commence à te connaître. » Alors, Georges abandonne Maigret, ses meurtres et ses lumières, et lui préfère le style épistolaire. Il compose « Lettre à ma mère ».

■ « Nous ne nous sommes jamais aimés de ton vivant, tu le sais bien. » Photo Fabienne RAPPENEAU

Maladivement économe

Qui était-elle, cette mère dont l'économie semble avoir régenté la vie ? Économe à l'excès dans un souci quotidien d'assurer ses « vieux jours », l'ancienne petite fille riche déclassée s'arc-boutait sur sa fierté de pauvre. Mais économe tout autant de la tendresse maternelle dont le petit Georges n'a jamais pallié le manque. Économe de révélations, aussi, sur le passé familial jamais évoqué.

Cette lettre, on en entend les premières phrases de la bouche même de Simenon, qui déjà dictait plutôt qu'il n'écrivait. Mais bientôt une autre voix se substitue : l'écrivain s'efface, l'acteur prend sa place. Dans la bouche de Robert Benoit, plus qu'une lettre, ou même un roman, c'est tout à la fois une harangue, un souffle et une confidence. Une plainte versée dans le creux des souvenirs encore tremblants de s'être cru effacés irrémédiablement.

À tort. Car cette mère revenue des morts, qui plane d'abord en un fantôme obstiné au-dessus des planches, reprend peu à peu corps à mesure que Robert perce les secrets du passé. Il leur donne sa voix naturellement habitée, et son jeu intériorisé.

Le décor est quasi nu, à peine un petit bureau et, au fond, le squelette d'un lit rappelle cette ultime semaine d'agonie où la mère et le fils se sont... croisés.

Le corps de Robert Benoit irradie littéralement. Il irradie des incompréhensions de l'enfant, de la frustration de l'adulte, mais aussi, des attendrissements aussi soudains qu'intenses. Au bout d'1 h 20, le comédien en vibre encore.

Le cadeau de Simenon

« Il se trouve que ce texte me touche à double titre », confie-t-il en aparté. « D'abord pour sa portée universelle et l'écriture simple, incroyablement présente, de Georges Simenon. Mais aussi pour le cadeau qu'il m'a fait. » Est-ce à dire qu'ils furent familiers ? « Pas du tout, mais en 1989, alors que je cherchais un texte à porter seul en scène, je lui ai demandé les droits d'adapter un autre de ses romans, Lettre à Mon Juge. Il a refusé d'une lettre laconique et sèche. » Trop déçu par les adaptations théâtrales précédentes.

Mais Robert s'obstine, et explique qu'il veut en faire quelque chose de très épuré. Georges dresse l'oreille, s'enthousiasme et s'engage. Non seulement il lui cède les droits, mais gratuitement de surcroît. « Or Simenon aimait l'argent, c'était de notoriété publique. C'est dire le cadeau qu'il me faisait. » Quatre semaines avant sa mort...

Plus tard, le fils Simenon, John, voit le spectacle, apprend l'anecdote et s'engage à faire de même, cette fois avec Lettre à Ma Mère.

L'adaptation a connu depuis le succès au Lucernaire à Paris aussi bien qu'à Monaco. Le Petit Théâtre apprécie donc comme un privilège d'accueillir le comédien, la mère. Et son troublant mystère.

Lysiane GANOUSSE

« Lettre à ma Mère », au Petit Théâtre, dans la ville (11 Grande-Rue), du 7 au 25 mars, - les mercredis, jeudis, vendredis, samedis à 20 h 45, les dimanches à 16h. (03.83.35.35.14.)

Théâtre du Centre. « Lettre à ma mère » tous les jours à 16h35.

Les chemins de la réconciliation

■ Le cri de douleur d'un fils, qui tout au long de sa vie ne s'est pas senti aimé par celle qui l'a mis au monde. La mère par son éducation elle même, a imposé cette distance, il ne l'a jamais appelée «maman» mais mère et par ses silences,elle le conduira inconsciemment à lui écrire. Selon Freud, dans la relation mère-fils, le complexe d'œdipe : relation qui traduit un amour unique qui ne ressemble à aucun autre, il y a parfois des failles ou comme ici, chacun passe à côté de l 'autre créant une souffrance immense.
Comme un exutoire, les mots enfin seront dits : les souvenirs, les blessures de l'enfance. C'est un monsieur de soixante douze ans à ce jour, le pardon est plus facile et la tendresse l'emporte. Son travail de mémoire est intact, tout est encore là et la déception d'être passé à côté d'elle, ce sentiment de ne pas la connaitre et de se dire qu'il est trop tard. Au travers d'une lettre, le temps s'étire, et tout est dit « nous ne nous sommes jamais aimés de ton vivant, tu le sais bien, tous les deux, nous avons fait semblant. »
Robert Benoit adapte et interprète «Lettre à ma mère» de Georges Simenon avec une émotion bouleversante. Assis à une table, dans la mi obscurité qui souligne son jeu d' une grande intensité, il se déplace aussi dans une lumière plus soutenue et sa voix nuancée exprime et transmet aux spectateurs les sentiments les plus profonds. Robert Benoit a beaucoup tourné pour la télévision, le cinéma et a travaillé avec les plus grands metteurs en scène de théâtre. Il a écrit cette adaptation du texte de Simenon. C'est est une pépite, il faut aller le voir.

FANNY INESTA

Le comédien Robert Benoit. PHOTO DR

VENDREDI 19 JUILLET 2013 - 1 € - N° 20831

la Marseillaise

Vaucluse

www.lamarseillaise.fr

LE QUOTIDIEN DU SPECTACLE VIVANT EN EUROPE DEPUIS 2003

RUE DU THÉÂTRE.EU

Critique - Théâtre - Avignon Off

Lettre à ma mère

Tendresse inavouée

Par Michel VOITURIER

Tweeter

Publié le 23 juillet 2013

Entre un fils et sa mère, c'est rarement simple. Lorsque celui-ci accourt au chevet de celle-là parce qu'il sait qu'elle va mourir et qu'il désire comprendre pourquoi ils se sont si peu aimés, cela donne un moment littéraire intense.

L'écrivain a 70 ans. Il a quitté Liège lorsqu'il en avait 19. Depuis, il a rarement revu sa génitrice et elle a maintenant 91 ans. Durant son agonie, il reste à son chevet, cherche à savoir ce qui les a séparés. À travers les mots se dessine lentement un double portrait de plus en plus précis. Celui du fils et celui de celle qui l'a engendré.

Comment expliquer ce refus implicite d'Henriette de ne pas accepter un garçon qui vit, pense, agit de manière si différente d'elle, engluée dans un quotidien mesquin, étriqué à la mesure des petits bonheurs qu'elle a eus et des malheurs qu'elle a affrontés ? Comment devenir conscient de la difficulté à communiquer avec une femme qui se replie sur elle alors que soi-même, devenu homme célèbre et adulé, on n'a pas donné suite aux tentatives plus ou moins maladroites faites pour l'approcher ici ou là ?

De souvenir en souvenir, de documents en photos, d'anecdotes en paroles resurgies, une personne complexe transparaît. Il devient alors évident pour le gamin devenu à son tour vieux que celle qu'il a méconnue a fini par bâtir sa vie sur un principe basé sur l'apparence, une façon de vivre en fonction de principes assimilés depuis l'enfance : tout faire pour qu'autrui puisse la juger comme étant bonne, au détriment même de ce qu'elle pouvait ressentir des aléas de son existence personnelle.

Cette pénétration lente d'une personnalité éclaire les zones d'ombre, permet à l'homme de passer de l'incompréhension, de l'agacement, voire de la colère, à une tendresse inespérée bien que trop tardive. Robert Benoit confie cette évolution dans une intimité propice à l'écoute.

Ayant pour accessoires un bureau, une chaise, du papier, un album de photos, il nous fait pénétrer dans ce qui, d'habitude, est du domaine du non-dit. La perception presque invisible d'un vieux lit métallique rappelle alors la présence de la morte avec plus de force que toute autre image. Le monde extérieur, l'avenir, une allusion lumineuse en suggère la proximité.

OÙ ?

Avignon - Avignon Off

Du 06/07/2013 au 31/07/2013 à 16h35

Théâtre du Centre (ex Le Ring)

13 rue Louis Pasteur

Téléphone : 0650 40 20 81

Site du théâtre

Réserver

A PROPOS...

Lettre à ma mère

de Georges Simenon

Théâtre

Mise en scène : Natalia Apeksheva

Avec : Robert Benoit

Lumières: Emmanuel Wetischek

Chargée de la communication: Ella Benoit

Directrice de production: Françoise Carvallo

Durée : 1h20

Photo : © DR

Production : Pic-Art Théâtre (www.pic-art-theatre.fr)

Soutiens : Région Picardie, Département de l'Oise

ALLER PLUS LOIN

Lire Georges Simenon, *Lettre à ma mère*, Paris, Livre de Poche, 2009

Comparer : Corinne Hoex, *Décidément je t'assassine*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2010 (monologue d'une fille à sa mère)

Voir : le précédent spectacle de Robert Benoit (*Lettre à mon juge* de Simenon) http://www.ruedutheatre.info/article-19243210.html

culture VOUS
EXCELLENT
BON
MOYEN
DÉCEVANT

Théâtre

lefigaro.fr
LE FIGARO
« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais
vendredi 23 mars 2012

« Lettre à ma mère »

Robert Benoît interprète et met en scène le livre de Georges Simenon. Poignant, brillant, inoubliable. Du grand théâtre. Le Lucernaire (Paris VIe).

L'avis du Figaro : ●●●●

lefigaro.fr
LE FIGARO
« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais

Bouleversante « Lettre à ma mère»

Seul en scène, Robert Benoit s'empare avec maestria du livre de Georges Simenon.

NATHALIE SIMON

Robert Benoit finit les larmes aux yeux et nous aussi! À travers *Lettre* à ma *mère*, tiré du livre que Georges Simenon a écrit trois ans après le décès de sa mère, le comédien rappelle que le théâtre peut provoquer des émotions fortes. Elles le sont ici grâce à sa mise en scène sobre et intimiste. Assis à un bureau, feuilletant un album de photos, égrenant des souvenirs, il devient l'écrivain belge qui s'adresse à une mère restée une « *étrangère* ». « *Pourquoi es*-tu venu, *Georges ?* », interroge-t-elle quand il lui rend visite à l'hôpital. Georges Simenon, alors âgé de 70 ans, « *essaie* », comme il l'écrit, de « *comprendre* » cette femme distante, orgueilleuse, soucieuse d'économiser pour ses «*vieux jours* ». Il espère « *pénétrer la vérité de son être* », mais elle paraît insensible à ses proches : Désiré, son premier mari, aussi réservé et pudique que le jeune Simenon, puis le second, le « *père* André », dont elle s'éloigne.

L'autorisation du fils

Le petit Georges attend en vain un regard tendre et craint pour la santé mentale de sa mère. Elle lui préférait son frère, disparu prématurément. « Pourquoi *est-ce* Christian *qui est mort ?* », questionne-t-elle sans ambages. Pour autant, l'auteur se garde de la juger. Il justifie au contraire un comportement qui échappe à son entendement. C'est peu de dire que Robert Benoit fusionne avec l'auteur des *Maigres*. D'une sensibilité à fleur de coeur, il est d'une fidélité qui force l'admiration. C'est John Simenon, le fils du romancier, qui l'a autorisé à adapter Lettre à *ma* mère. En 2007, l'acteur avait déjà obtenu son aval pour mettre en scène *Lettre à mon juge* à la Comédie de Picardie. Georges Simenon, disparu en 1989, aurait trouvé en lui un interprète idéal. a

Théâtre **Lucernaire** (Paris)
Loc.: 0142 22 **26 50.**
Jusqu'au 5 mai, et en tournée.

Robert Benoit, une fusion totale avec l'écrivain belge

la république des livres
Le Monde.fr
Le blog de Pierre Assouline

09 mars 2012

Ecouter Simenon écrire à sa mère

Une pièce peut-elle tenir sur une phrase ? Elle peut. Et même sur deux ou trois. Surtout si c'est déjà le cas du livre dont elle est l'adaptation. Le cas de *Lettre à ma mère* de Georges Simenon qui se donne au Lucernaire à Paris à 18.30 jusqu'au 5 mai. Le comédien Robert Benoît est seul sur scène durant près d'une heure. Normal pour un monologue (c'était déjà le cas pour *Lettre à mon juge* du même auteur que le même comédien avait déjà interprété au même endroit il y a quatre ans). A nouveau quelque chose passe sur scène. Une intensité. Plus encore que l'autre fois car le texte est plus dur encore. Les trois phrases ? *"Pourquoi es-tu venu, Georges?"* lui demande-t-elle d'entrée, comme si sa présence dans ses derniers instants n'était pas naturelle; *« Quel dommage que ce soit Christian qui soit mort »* regrette-t-elle par allusion à la disparition de son fils cadet, le préféré ; et puis celle-ci, qui n'est pas de la mère mais du fils, et qui n'est pas moins glaçante : *« Nous ne nous sommes jamais aimés de ton vivant, tu le sais bien ».* Au choc, et au murmure de surprise qui parcourt le public dans ces moments-là, on devine qu'en majorité, il découvre le texte ce soir-là. Robert Benoît rend justice à ce livre admiré des simenoniens canal historique, et méconnu du public. Pas d'enquête, pas de meurtre, pas de disparition, pas de fuite, pas d'intrigue, pas de commissaire, pas même de brouillard sur des pavés mouillés. Quoi alors ? Juste un homme et sa mère. Il s'adresse à elle et c'est déchirant sans pathos. D'un ton égal et si juste, le comédien parle cette lettre sans forcer, dans une sorte de résignation de fils vaincu et libéré. C'est convaincant, même si un minimum de mise en scène n'eut pas été superflu, d'autant que la présence du lit de la mourante au second plan, dans la pénombre, s'y prêtait. Simenon commence à peine à vivre au théâtre.

En décembre 1970, Simenon fait le voyage de Liège pour assister sa mère, 90 ans, dans son agonie à l'hôpital de Bavière, là-même où il servait la messe, enfant de chœur, un demi-siècle avant. Huit jours durant, il la veille. Ils se parlent peu et se regardent intensément. *Lettre à ma mère* (1974) est l'ultime sursaut de génie et de sensibilité d'un retraité de la fiction romanesque. Dicté en quelques jours au magnétophone, ce texte est hors normes dans son œuvre, tant par le contexte de sa publication que par sa puissance d'évocation. Chronique de l'incompréhension à travers l'histoire de deux êtres qui n'ont jamais réussi à s'aimer pour n'avoir jamais su se parler, ce texte bref est peut-être la clef de sa personnalité. Il y dévoile le nœud de sa souffrance, celle d'un grand écrivain reconnu par tous sauf par sa mère. La dichotomie est frappante entre les lettres à sa mère et *Lettre à ma mère.* En effet, lorsqu'on lit la correspondance échangée entre Henriette et son fils des années vingt aux années soixante, on a du mal à saisir la nature de leur contentieux. Elle n'y transparaît pas. Les lettres de Simenon sont chaleureuses, affectueuses, remplies de touchantes attentions et de piété filiale. Il l'enjoint de prendre une bonne à demeure, de déménager, de se laisser gâter… Mais l'argent

demeure le détonateur de leur conflit latent. Ses lettres nous apprennent en effet que, dans les années soixante, il persistait à lui envoyer des chèques au même rythme, en dépit de ses refus. Son livre nous révèle qu'un jour, de passage à Epalinges, sa mère a eu un geste qui l'a bouleversé : pour ne rien lui devoir, elle lui a remis une enveloppe contenant toutes les sommes qu'il lui faisait parvenir depuis des années. Dans *Lettre à ma mère*, Simenon avance masqué tout en se dévoilant. Il l'aime d'autant plus qu'il est plein de ressentiment à son endroit. Peu après avoir achevé de dicter ce texte dont Robert Benoit sur scène rend bien la beauté asphyxiante, Simenon tombe malade. Deux mois durant, il souffre de s'être découvert autre qu'il se croyait et de n'avoir pas éprouvé suffisamment de pitié et de tendresse, en lieu et place de l'indifférence et de la rancune, pour *« une très humble femme désaxée »*. Il n'avait su conquérir ni sa tendresse ni son admiration. Sa sexualité exubérante à travers des relations nombreuses, tarifées et brèves avec les femmes ont été interprétées par les psychiatres comme un rite compensatoire nécessairement insatisfaisant.

Le coup de grâce lui vînt par la poste, deux ans après la publication du livre. L'un de ses admirateurs, qui se trouvait être neuropsychiatre, lui adressa un texte de son cru dans lequel il avait imaginé que sa mère lui répondait. Cette « Lettre à mon fils », inédite et destinée à le rester, terrassa Simenon tant il la jugea *« criante de vérité »*.

("Georges Simenon et sa mère chez elle à Liège dans les années 50" photo D.R.; "Square du Vert-Galant à Paris, 1953" photo Henri Cartier-Bresson)

Robert Benoit prête sa voix chaude à Georges Simenon.

FABIENNE RAPPENEAU/WIKISPECTACLE

MA MÈRE, cette « étrangère »

Avec sensibilité, Robert Benoit joue et met en scène « Lettres à ma mère » de Georges Simenon.

♥♥♥♥

LUCERNAIRE
53, rue Notre-Dame-des-Champs (VIe)
TÉL. : 01 42 22 26 50.
HORAIRES : du mar. au sam. à 18 h 30
PLACES : de 10 à 30 €
DURÉE : 1 h 20

Avec ce spectacle, *Lettres à ma mère*, transposition du roman que Georges Simenon a écrit trois ans après la mort de sa mère, le comédien et metteur en scène Robert Benoit rappelle combien le théâtre peut être un voyage inoubliable. Regard brillant, mèche sur le côté, veste grise à rayures, le comédien prête sa voix chaude et sa sensibilité à l'écrivain belge jusqu'à se confondre avec lui. Dans les clairs-obscurs d'Emmanuel Wetischek, il s'adresse à une femme restée toute sa vie une « étrangère ». *« Pourquoi es-tu venu, Georges ? »* interroge-t-elle quand il lui rend visite à l'hôpital où elle agonise. Alors âgé de 70 ans, confronté à des souvenirs épars de plus en plus envahissants, Simenon *« essaie »* de *« comprendre »* cet être distant, orgueilleux, attentif aux pauvres mais pas à ses proches et uniquement préoccupé de *« mettre de côté »* pour ses *« vieux jours »*.

Enfant, il guette un regard ou un geste affectueux et, plus tard, craint pour la santé mentale de sa mère, dont la sœur a été internée. Sa génitrice lui préférait son frère disparu prématurément. *« Pourquoi est-ce que c'est Christian qui est mort ? »*, demande-t-elle sans mesurer la portée de ses paroles. Pour autant, l'auteur ne la condamne ni ne la juge. Il souhaite d'abord *« pénétrer la vérité de son être »* et, peut-être, rêve à une forme de réconciliation posthume. Formé au Conservatoire de Paris, sous la houlette de René Simon et de Fernand Ledoux, Robert Benoit est tout à fait dans l'esprit de l'auteur des Maigret. En 2008, il avait déjà servi Simenon en interprétant *Lettre à mon juge*, dont le romancier lui avait cédé les droits avant sa mort, survenue en 1989. L'écrivain ne saurait trouver un meilleur interprète. ■

N. S.

♥♥♥ COUREZ-Y
♥♥ ALLEZ-Y
♥ POURQUOI PAS ?
💔 À ÉVITER

ROBERT BENOIT DE MUSSET À SIMENON

Robert Benoit a joué au cinéma (*Le Journal d'une femme en blanc* de Claude Autant-Lara, 1965) et à la télévision (*La Machine à écrire*, de Gilbert Pineau, 1966), mais revient toujours au théâtre.

Fort d'un premier prix « à l'unanimité » en comédie moderne au Conservatoire national de Paris et d'un premier accessit en tragédie, il varie les plaisirs : Musset, Shakespeare, Giraudoux, Vinaver, Simenon...

LEVER DE RIDEAU

PAR NATHALIE SIMON
NSIMON@LEFIGARO.FR

LE FIGARO
MAGAZINE

Philippe Tesson

Publié le 12/04/2012

MÈRES ET FILS

Après avoir refermé La Promesse de l'aube, quel fils n'a pas rêvé d'avoir pour mère celle de Romain Gary? La mère totale qui projette dans son enfant ses ambitions les plus extra vagantes, ses désirs es plus fous, qui voit en lui le vengeur de ses frustrations, le consolateur de ses déceptions d'épouse et de ses chagrins de femme, la mère aimante, amante, nourricière, protectrice et dévoratrice, aussi absolue dans l'exigence que dans l'indulgence. Aveugle. Subjuguée. Quel étrange échange, le fantasme d'une mère et celui d'un fils! Celui de la mère est un rêve poignant, charnel, douloureux et exaltant à la fois, qui domine le crépuscule de sa vie. Celui du fils est un rêve abstrait ou un doux souvenir sans conséquence, dont il s'accommode car sa vie est ailleurs. Gary le dit avec une amère lucidité: «Avec l'amour d'une mère, la vie nous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tiendra jamais.» La mère vit son espoir dans le réel, le fils vit sa nostalgie dans l'imaginaire. On peut douter que la mère de Romain Gary fût à l'image exacte du superbe portrait qu'il fait d'elle, une exceptionnelle figure théâtrale. Soyons médiocres: n'est-ce pas à son propre avantage d'écrivain qu'il en rajoute? Tant mieux pour le lecteur, tant pis pour la vérité. Bruno Abraham-Kremer porte à la scène, après l'avoir intelligemment adaptée, l'émouvante et picaresque histoire de la liaison entre Nina et son fils. Rarement texte littéraire valut-il plus que celui-ci une transcription théâtrale (ici, en outre, scénographiée de façon très plaisante). Une réserve importante, toutefois: l'acteur, dont on apprécie le talent et la personnalité, joue seul en scène le personnage de Gary. Or, il n'a pas la silhouette de l'auteur, faite d'élégance et de distance. Et il met dans son interprétation une chaleur et une générosité peu en rapport avec le style de son héros. En vérité, il est plus proche de la mère que du fils. Il aurait dû inverser les rôles! Il écrit que Gary est Dom Juan et Sganarelle à la fois. Non, Gary est Dom Juan seulement. Sganarelle, c'est sa mère.

Une autre mère, celle de Simenon. Avec son fils, elle eut un rapport d'incompréhension totale. Entre eux, de l'amour peut-être? Refoulé? Jamais exprimé. Trois ans après sa mort, Simenon, 72 ans, tenta de dénouer les fils de ce mystère dans un très beau texte en forme d'enquête introspective: Lettre à ma mère. Au Lucernaire (01.45.44.57.34), un très bel acteur, sobre et infiniment délicat, Robert Benoît, dit ce texte émouvant.

La Promesse de l'aube, de Romain Gary. Adaptée, mise en scène et interprétée par Bruno Abraham-Kremer. Théâtre du Petit-Saint -Martin (01.42.02.32.82).

mercredi 11 au mardi 17 avril 2012
Paris • Ile-de-France
parisco
L'INCONTOURNABLE DE VOS SORTIES

théâtre

LETTRE *à ma mère*

L'amour est absent de cette lettre que Simenon adresse à sa mère plus de trois ans après son décès. « Nous ne nous sommes jamais aimés de ton vivant, tu le sais bien. Tous les deux, nous avons fait semblant. » écrit-il très rapidement. Le décor est planté, tout comme l'intention. On décèle un peu d'amertume bien sûr, mais l'exercice ne vire pas au règlement de comptes post-mortem. Non, ce serait trop bas. Dans ce long monologue, partagé entre souvenir et réflexion, le père de Maigret ne cherche pas à dénigrer sa génitrice. Il tente au contraire de la connaître, de la comprendre enfin, sans la juger. Et au final, c'est toute la vie de cette femme qui se reconstitue et se remet progressivement en place au fil du récit. Georges Simenon, qui ne donnait jamais de droits d'adaptation de ses romans pour la scène, avait fait une exception pour Robert Benoît. Ce dernier avait présenté en 2008, déjà au Lucernaire, et avec un certain succès, « Lettre à mon juge ». Cette fois, pour « Lettre à ma mère », c'est le fils de Simenon, John, qui a donné son feu vert à l'homme de théâtre. Le spectacle de Robert Benoît est d'une grande maîtrise. Evidemment, elle est touchante cette lettre de ce fils de 70 ans qui n'a pas eu le temps de connaître vraiment sa mère. Pour autant, et c'est une gageure, on ne verse jamais dans la sensiblerie. D'ailleurs, dans son interprétation, Robert Benoît met en avant une pudeur qu'on aurait tort d'assimiler à une quelconque distance ou à une quelconque froideur. On est résolument dans la tentative d'explication. Pas dans les remords. On retrouve cette même lucidité dans la mise en scène.

[seul-en-scène]

Robert Benoît

© Fabienne Rappeneau / Wikispectacle

La présence de celle dont on parle n'est suggérée que par un lit de fer placé en fond de scène. Dans ce spectacle, tout est d'une extrême sobriété. Et c'est de cette simplicité que naît chez le spectateur une vraie et profonde émotion. ■

D.D.

Lucernaire

Renseignements page 36.

Rideau!
Le blog théâtre de Jack Dion
Marianne 2

Quand Simenon (re)découvre sa mère

Rédigé par ***Jack Dion*** *le Vendredi 23 Mars 2012 à 13:51 |*

Ce n'est pas un Maigret. C'est une œuvre dictée par Simenon à la fin de sa vie, intitulée « Lettre à ma mère ». Robert Benoit en reprend des extraits au théâtre du Lucernaire, à Paris, et c'est bouleversant.

Les rapports entre un fils et sa mère ne sont jamais simples. Entre Simenon et sa mère, ils ont été plus que compliqués, voire quasiment inexistants jusqu'au jour où le père de Maigret fut appelé à l'hôpital de Bavière, à Liège, lieu de sa naissance, dans cette ville où il fut enfant de chœur, pour assister à l'agonie de sa mère Henriette, huit jours durant. C'était en 1970. Elle avait 90 ans, et lui 67. Quatre ans plus tard, en 1974, alors qu'il avait mis un terme à sa carrière d'écrivain, Simenon dictera cette « lettre à ma mère », interprétée par Robert Benoit, au Lucernaire.

Dire que le texte est bouleversant serait trop faible pour rendre compte de ce dialogue imaginaire où l'écrivain règle ses comptes avec lui-même en même temps qu'avec sa mère - cette mère qu'il ne découvrira qu'après sa mort à elle, et peu de temps avant son propre décès, qui ne sera peut-être pas sans rapport avec ce choc psychologique.

Robert Benoit est seul sur scène. Le décor est frustre. Un petit bureau sur lequel repose un album photo qu'il ouvre de temps en temps, une chaise, un cadre de lit vide disposé dans un coin. L'acteur ne bouge guère. Il se contente de se mettre dans la peau du vieille homme qui raconte comment il a pu passer à côté d'une femme qu'il a quittée à l'âge de dix-neuf ans pour partir à Paris, et dont il réalise sur le tard (trop tard) qu'elle ne fut pas celle qu'il croyait.

Robert Benoit, alias Simenon, raconte une femme du peuple, fière, intransigeante, dure avec les siens, mais généreuse avec les autres, familière du « monde des petites gens, le monde de la vérité », celui que l'on croise dans les romans de cet auteur prolifique. Il raconte l'enfance de cette mère née dans une famille nombreuse, d'un père alcoolique, obsédée toute sa vie par le bruit du fiacre dans lequel on avait jeté sa sœur démente pour la conduire à l'asile où elle restera ad vitam aeternam.

Il raconte le drame d'un écrivain adulé, mythifié de son vivant, mais superbement ignoré par celle qui comptait le plus à ses yeux, même s'il ne se l'avouait pas. Il raconte l'obsession maternelle de subvenir à ses besoins par ses propres moyens, quitte à entasser dans une enveloppe les billets que lui envoyait son fils écrivain, afin de lui remettre en mains propres le moment venu, car elle ne voulait rien lui devoir.

Il raconte leur incapacité réciproque à se parler, à se comprendre, trop semblables, sans doute, tels deux aimants qui se repoussent. Il raconte cette mère qui le reçoit à l'hôpital où elle vit ses derniers jours par ces mots : « Pourquoi es-tu venu, Georges ? ». Il raconte celle à qui il dira, comme un retour à l'envoyeur : « Nous ne nous sommes jamais aimés de ton vivant, tu le sais bien. Tous les deux nous avons fait semblant ».

On repense au « Chat », le film de Pierre Granier-Deferre, tiré du roman éponyme de Simenon, avec Simone Signoret et Jean Gabin, incapables de communiquer entre eux autrement que par billets interposés, sauf qu'en lieu et place d'un couple ordinaire, sur scène, il y a un fils et sa mère.

Par la force de son interprétation, Robert Benoit recrée ce face à face existentiel. Il faudra que le père de Maigret assiste à la mort de celle qui a lui donné le jour pour qu'il comprenne l'énigme de sa vie. Le choc sera tel que seule sa propre fin pourra clore une histoire hors normes. Simenon est tombé malade peu de temps après la rédaction de cette « lettre à ma mère », et il ne s'en est jamais remis.

* *« Lettre à ma mère » de Georges Simenon, adaptation et interprétation Robert Benoit. Lucernaire 75006 Paris (01 42 22 26 50) jusqu'au 5 mai.*

FRANCE Catholique

« LETTRE À MA MÈRE »

La dernière enquête

par Pierre FRANÇOIS

Simenon ne peut se départir de son style à suspense, même quand il s'interroge sur les événements les plus intimes de sa vie, pour notre plus grand plaisir. D'autant plus que Robert Benoit le sert magnifiquement !

« LETTRE À MA MÈRE », d'après le roman de Georges Simenon, est une pièce « cathartique », selon l'attachée de presse. Et c'est exactement cela. On n'éprouve nulle angoisse ou voyeurisme à entendre un récit qui nous rejoint tous, mais bien une libération – et presque une révélation – à l'écoute de ce texte adapté et magnifiquement servi par Robert Benoit.

De quoi est-il en effet question ? Simenon part de cette phrase que lui adressa sa mère, alors sur son lit de mort : « Pourquoi es-tu venu, Georges ? ». À partir de là, il constate combien, alors qu'il a vécu sous son toit durant toute sa jeunesse, il ne la connaît pas. Il veut résoudre l'énigme de cette phrase, savoir pourquoi elle se montrait plus pauvre qu'elle n'était et régulièrement se sentait mal. Il sait bien que la clef de chaque personnalité se trouve dans son enfance, et doit alors admettre qu'il n'a que des indices très ténus sur cette période : quelques photos jaunies ou bribes de phrases lâchées à une occasion ou à une autre – on n'est pas très loin du cas de figure présenté dans le film *Le nom des gens*). Et ce n'est qu'indirectement, en méditant sur le cursus des oncles et tantes maternels ou sur les choix, notamment matrimoniaux, que fit sa mère que, peu à peu, il saisit la lutte que fut la vie de celle qui l'engendra. Et réalise comment elle réussit à vaincre à l'intérieur d'elle l'atavisme familial qui marqua le destin de ses frères et sœurs. Même s'il ne le comprend qu'après sa mort...

© NATALIA APEKISHEVA

« Lettre à ma mère », adaptation théâtrale du roman de Georges Simenon, de et avec Robert Benoit. Au Lucernaire, 53, rue Notre-Dame-des-champs, 75006 Paris, tél. : 01 42 22 26 50, (18h30) jusqu'au 5 mai. Puis au festival Simenon des Sables-d'Olonne en juin, au festival Polar de Cognac en octobre et au théâtre Denis d'Hyères en novembre.

Le texte est incarné d'une façon formidable. On est pris par le suspense de cette enquête pas comme les autres. On se reconnaît à plusieurs moments. Le ton est parfaitement juste. On n'est pas loin du « il m'a dit tout ce que j'ai fait » de la Samaritaine, dans un autre domaine, certes, mais tout aussi plein de vérité et qui nous est commun à tous. ■

l'Humanité
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

Lundi 19 mars 2012

Ces deux génies redoutés aux mères redoutables

Étonnant chassé-croisé au Lucernaire : la *Lettre à ma mère,* de Simenon, et la mère de Rimbaud selon Xavier Grall révèlent d'où sortent ces deux hyperlucides : le monde de l'avidité.

À l'étage, dans la « Salle rouge », le fils parle à la mère. Juste au-dessus, au « Paradis », la mère parle à son fils. Dans cette ruche qu'est le Lucernaire, les abeilles du théâtre font leur miel avec deux destins mère-fils qui, sans se rencontrer, se croisent d'une façon surprenante. De la *Lettre à ma mère,* de Georges Simenon, Robert Benoit donne une représentation qui ouvre un chapitre nouveau de la vie et de l'œuvre de l'auteur, selon les propres dires de celui-ci. Le soliloque de la Rimb, sobriquet qui désigne la mère d'Arthur Rimbaud, écrit par Xavier Grall, mis en scène par Jean-Noël Dahan et joué par Martine Vandeville, ne nous apprend rien sur le poète et tout sur la terrible propriétaire de La Roche.

Le fascinant dans les deux cas, c'est la peinture du monde incarnée par les mères et la mise en lumière de l'écrivain comme du poète qui en sont, si on peut dire, « sortis ». L'accompagnant dans son agonie, Simenon découvre la vérité de sa mère. Texte étrange où s'entremêlent une tendresse tardive pour un être farouchement attaché à « faire » sa vie envers et contre tous et une cruelle lucidité dans la descente au plus profond de l'âme humaine, et c'est là encore que l'auteur des *Maigret* fait merveille. Le rêve de cette vendeuse des grands magasins d'avoir sa maison et sa pension, qui ne voulut s'attacher qu'aux petites gens, ce vers quoi tend alors l'écrivain, n'échappe pas au scalpel : *« J'ai compris que, toute ta vie, tu as été bonne. Pas nécessairement pour les autres mais bonne pour toi, bonne au fond de toi-même. »* Robert Benoit joue un Simenon mûri par l'âge, le corps lourd, se déplaçant pesamment, l'élocution précise dans un univers que découpe la lumière d'un projecteur, un fauteuil pour se lever et se rasseoir, un lit de fer qui suggère une fin. L'écrivain fait ses comptes avec ses origines, ce qui ne manque pas de grandeur.

La Rimb de Xavier Grall est encore plus terrible. La mère de Rimbaud n'est pas la treizième d'une famille de treize enfants. Elle est femme d'officier assez vite disparu, propriétaire de son domaine de 21 hectares, forte de son catholicisme qui lui fait tancer les mécréants. Autrement dit, la Rimb est justement le monde avec lequel Arthur Rimbaud a rompu par la poésie d'abord, par le lointain ensuite. Mais ce qui fait le prix du texte imaginé par l'auteur, c'est que ce monde ne s'avoue pas battu. Dans l'abandon de la poésie, il voit une victoire, car *« elle ne mène à rien »*. Le retour au bercail, la mort, manifestent une foi à son corps défendant. *« On ne sort jamais du christianisme quand on y est rentré. »* Son rêve est celui d'un Arthur négociant réussi, bien marié, bon catholique, loin des Parisiens et de leurs *« fadaises littéraires »*, admiré enfin à Charleville.

Ce qui fait le prix du texte imaginé par l'auteur, c'est que ce monde ne s'avoue pas battu.

Jean-Noël Dahan met en scène ce délire dans une sorte de pénombre accusant l'amertume, la douleur, la noirceur du propos. Ramassée dans son fauteuil, Martine Vandeville rumine littéralement sa logorrhée à voix basse (parfois à la limite), pour mieux bondir dans ses éclats vengeurs. Éternelles malédictions des avides, des implacables contre l'esprit. Ce rappel au « travail, famille, patrie » contre le poète de la « liberté libre » trouve aujourd'hui une sacrée résonance. Tout rapprochement avec l'actualité n'est pas interdit.

Charles Silvestre

Théâtre du Lucernaire : *Lettre à ma mère,* de Georges Simenon. Adaptation Robert Benoit. Avec Robert Benoit. Tous les jours, à 18 h 30, sauf dimanche et lundi. Tél. : 01 45 44 57 34. *La Rimb, le destin secret d'Arthur Rimbaud,* de Xavier Grall. Mise en scène Jean-Noël Dahan. Avec Martine Vandeville. Du mardi au samedi à 19 heures. Tél. : 01 45 98 91 10.

la-Croix.com

«L'humeur des jours», la chronique de Bruno Frappat

L'oiseau sur l'épaule gauche

Simenon

Si vous voulez entendre des paroles fortes et vraies, allez au théâtre du Lucernaire, à Paris, voir le spectacle donné par Robert Benoit, *Lettre à ma mère.* Pendant plus d'une heure, seul en scène, il dit des extraits de ce texte autobiographique de Georges Simenon écrit (dicté plutôt) en 1974 et adressé à sa mère décédée trois ans plus tôt. C'est un texte bouleversant, d'une lucidité déchirante. Ils ne se sont jamais aimés. Il ne l'a jamais appelée « Maman ». Il a veillé auprès d'elle durant son agonie, dans une chambre d'hôpital, à Liège. Il a guetté, l'immense écrivain, une parole, une explication de ce mystère fait mère. Cette lettre sans acrimonie mais troublante fut sa manière de faire son deuil. Il ne dit pas si, sur son épaule gauche, veillait ou pas un oiseau discret.

Publié le 6/3/ 2012 Bruno FRAPPAT

Les Trois Coups.com
le journal quotidien du spectacle vivant

« Pourquoi es-tu venu, Georges ? »

Après le succès de « Lettre à mon juge », Robert Benoit met en scène et joue « Lettre à ma mère » de Georges Simenon. Dans ce courrier jamais posté, l'écrivain belge tente de comprendre sa mère disparue. Jugement calme et saisissant d'un fils envers une femme sans tendresse apparente.

Seul sur scène – mais ô combien suffisant pour capter la lumière et occuper l'espace à peine meublé d'une chaise, d'un petite table en bois et d'un lit en arrière-plan –, Robert Benoit a la tête de l'emploi : un visage travaillé par les années et le regard vigilant. Né pendant la Seconde Guerre mondiale, il a, à quelques années près, l'âge de Georges Simenon (1903-1989) quand ce dernier a dicté, en quelques jours, cette missive à sa mère, morte plus de trois ans auparavant.

À 74 ans, l'écrivain belge revenait vers une femme à qui il avait si peu parlé et dont il avait été scruté l'agonie, huit jours durant. « Pourquoi es-tu venu, Georges ? », avait alors demandé la mourante au visiteur, cet enfant dont elle aurait préféré qu'il meure, plutôt que son frère… Fouillant dans son passé, l'écrivain tente de comprendre le silence et la cruauté de sa mère, le fossé qui la séparait du petit garçon qu'il était et de l'homme qu'il devint.

Une humanité indifférente, égoïste et grise

Ce véritable travail d'inquisition, le comédien l'ouvre, un album de photos de famille en main, par les premiers mots tendres de l'écrivain : « Ma chère maman ». Simenon plonge dans les tréfonds de l'âme humaine à coups d'histoires apparemment banales, celles d'employés de sociétés d'assurances (comme le fut le père de Simenon), de fonctionnaires des chemins de fer, de « petites gens », soucieux d'assurer leurs retraites ou de cette femme, sa mère, qui reprisait avec un courage de Sisyphe les chaussettes de ses locataires. À petites touches, il dessine des portraits de familles dans lesquelles la haine et la tristesse ne naissent pas de l'horreur de situations, mais de l'avarice d'une humanité indifférente, égoïste et grise (comme le costume du comédien).

Par ses mots, justement, l'écrivain tente de rétablir le dialogue et la compréhension. Mais c'est en vain qu'il se soigne de la frustration de l'absence de communication. Le mal est fait : la mère est bien morte. D'ailleurs, le spectateur peut contempler en arrière-plan son lit vide, sans corps ni matelas, froid comme le métal dont il est fait. Dans cette atmosphère de solitude, seules restent au narrateur les excuses qu'il trouve à la rudesse de sa mère et la catharsis produite par son récit. L'écrivain est septuagénaire lorsqu'il le tisse. Le ton calme, presque distant, du comédien signifie bien que son personnage a eu le temps de tuer, intérieurement, cette femme nerveuse et incompréhensible pour lui, son enfant. La placidité de l'acteur rend la banalité du mal narré encore plus effroyable.

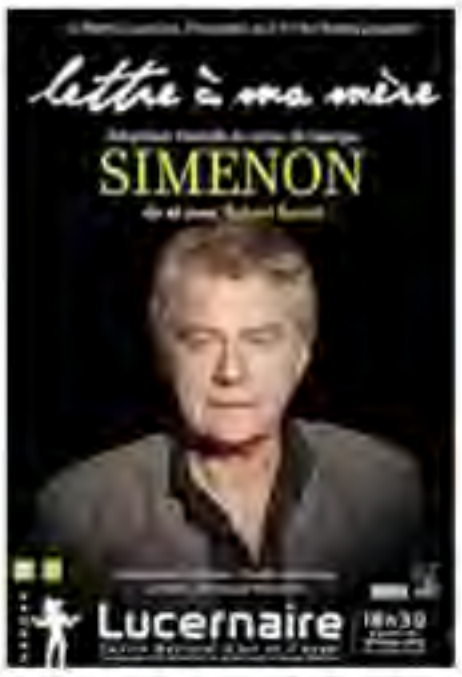
Au jeune Simenon qui voulait devenir écrivain, Colette (directrice littéraire du quotidien *le Matin*) avait enjoint d'abandonner la « littérature » et son style empâté pour écrire des histoires simples et efficaces. Le père des Maigret a entendu le conseil, et le comédien Robert Benoit l'a fait sien pour sa mise en scène. La sobriété de son jeu et la scène dépouillée sont sources d'un spectacle efficace, propre à révéler l'essence des âmes humaines, à dévoiler le mystère de ces voisins de palier, de bureau ou de table que nous côtoyons chaque jour sans jamais n'en rien savoir…

Marie Barral

Publié le 28 mars 2012

LETTRE A MA MERE

Théâtre Le Lucernaire *(Paris) février 2012*



Monologue dramatique d'après le texte éponyme de Georges Simenon, conçu et dit par Robert Benoit.

Auteur qui reste dans toutes les mémoires pour ses romans policiers, **Georges Simenon** s'est un jour arrêté d'écrire de la fiction pour commencer à s'interroger sur lui-même et sur les siens.

"***Lettre à ma mère***" est le premier de ces textes dictés au magnétophone qui vont à la fois clôturer et éclairer une des œuvres capitales du vingtième siècle.

Robert Benoît, qui avait précédemment adapté pour la scène un autre texte de Simenon, "*Lettre à mon juge*", poursuit son exploration des textes autobiographiques de l'écrivain belge.

Pour restituer une écriture épurée connue pour son extrême simplicité, Robert Benoît a opté pour un décor minimal : une chaise, un meuble qui peut faire office de table de nuit et l'image d'un lit à barreaux métalliques qui est parfois projeté sur scène.

Car le récit de Simenon a pour objet la dernière semaine que sa mère a passé à l'hôpital avant de mourir. Pendant ces huit jours, Simenon, revenu à Liège pour la première fois depuis cinquante ans, est face à celle qu'il n'aimait pas et qui lui rendait ce désamour.

Robert Benoît a travaillé particulièrement la diction un peu traînante de Simenon, belge devenu plus suisse que les Suisses. Ouvrant et fermant un livre-dossier qui pourrait faire office d'album de famille, il pose ses mots comme des faits, comme des pièces à conviction dans un Maigret. Le ton paraît clinique et détaché et puis, soudain, une once de reproche ou une ombre de colère pointe.

Peu à peu, sans qu'on s'en rende compte, Simenon évolue dans ses convictions : il comprend sa mère, cesse de la juger pour parvenir quelque part pas loin de l'admiration pour cette femme, digne, têtue, qui s'est murée dans le personnage des petites gens qui ne se plaignent pas, qui vivent leur pauvreté comme une ascèse.

Si Flaubert disait "Madame Bovary, c'est moi", Simenon aurait pu dire "ma mère est dans tous mes personnages". Taiseuse et orgueilleuse, cette "maman" qu'il n'appelait que "mère", a compté énormément pour cet écrivain du quotidien. En lui envoyant cette lettre, trois ans après sa mort, il en fait la découverte et, grâce à Robert Benoît, le spectateur de "Lettre à ma mère" partage ce moment d'émotion.

Simenon qui racontait si bien le théâtre de la vie acquiert sur scène lui-même une dimension tragique. Robert Benoît, dans la force de la nuance et de la sobriété, montre ici combien Simenon a saisi le sens de l'humain.

Une soirée totalement au service d'un écrivain et qui contribuera à l'élever au rang qu'il mérite, parmi les rares dont l'oeuvre ne s'effacera jamais.

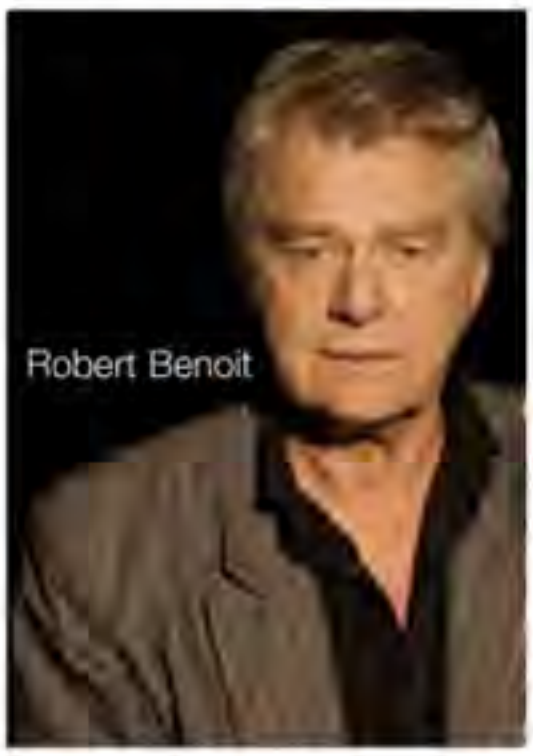
Philippe Person
www.froggydelight.com

L'événement | PARIS au printemps

Numéro 409 – Mars / Avril 2012

Au premier soleil, la capitale française laisse tomber la veste... pour mieux dénuder ses attraits.

UNE SÉLECTION D'AMANDINE KLEP



Lettre à ma mère, de Simenon, *au théâtre du Lucernaire*

On serait tenté de qualifier cela de tour de force: adapter au théâtre ce roman de Georges Simenon (1903-1989) et incarner ensuite ce personnage illustre à la scène. C'est le pari réussi de Robert Benoit, après le succès unanime de «Lettre à mon juge» du même Simenon. Pourtant ce seul en scène est d'une douceur et d'une évidence telle que la qualification paraît inappropriée. Tout est limpide, la mise en scène est sobre et le comédien partage ce monologue avec les accents d'un témoignage personnel.

Trois ans après la mort de sa mère, l'auteur d'origine liégeoise s'interroge sur leur relation: «*C'est pour effacer les idées fausses que j'ai pu me faire sur toi, pour pénétrer la vérité de ton être et pour t'aimer, que je t'observe, que je rassemble des bribes de souvenirs et que je réfléchis.*»

Robert Benoit nous offre le portrait terriblement humain de ce fils qui découvre avec une justesse implacable que pour connaître véritablement quelqu'un, il faut l'avoir connu enfant. Ou à défaut, l'imaginer. C'est ainsi que les spectateurs se retrouvent plongés dans leurs propres souvenirs qui se mêlent à ceux de l'auteur, pour un moment de nostalgie sans état d'âme, aux côtés d'un grand comédien.

Le Monde.fr

THEATRE AU VENT

Une écriture blanche à la fois sûre et délicate apparait sur un écran, il s'agit d'une lettre qui a peut-être été écrite à l'encre des nuages. Tandis que nous nous interrogeons, l'auteur surgit du silence et la lettre devient non pas seulement un monologue puisqu'elle est aussi bien adressée à lui-même qu'à sa mère, mais une sorte de réceptacle comme un tissu de chair.

Grâce à la voix si tranquille et naturelle de Robert Benoit, on découvre comment l'écriture avant d'être figée en caractères d'imprimerie, possède ces éléments que sont l'eau et la roche pour glisser dans l'intime soupière de nos corps terrestres.

En réalité, pour apparaitre presque limpide, l'écriture de Georges Simenon a été travaillée. Ce n'est pas la même chose d'écrire un roman policier et de parler de sa mère. Elle est morte, elle vient de mourir mais il peut bien lui parler puisqu'à partir d'elle, il renoue d'une façon plus charnelle avec ses interrogations sur la vie : qu'est ce qui fait qu'un homme est un homme et sa propre mère une femme ? Qu'est ce qui peut bien rapprocher des êtres et qu'est ce qui peut les élever au-delà de la circonspection sournoise, sinon le sentiment que chaque être est une personne.

Il s'agit pour Simenon d'élever sa mère au rang de personne non pas seulement parce qu'elle l'a mis au monde mais aussi pour réparer une injustice authentique, la séparation, ou l'impossible ou difficile communication entre les êtres, leurs destinées qui se vouvoient davantage qu'elles ne se tutoient, leurs solitudes.

L'enquête est extraordinaire car de la même sorte que l'on assiste à la tombée du soir, l'on assiste à la tombée de souvenirs qui pour être anecdotiques sont aussi indéfinissables que les personnes qui nous touchent.

L'intrigue est si captivante qu'il est impossible de décrocher des lèvres de Robert Benoit qui avance, avance toujours pour dessiner devant nous le portrait d'une femme à travers le regard de Simenon, attentif, et qui se plait à jouer le rôle de fils, être pour une fois présent avec sa mère dans un roman.

La voix de Robert Benoit a la qualité de l'éponge de mer, elle ne s'autorise aucune redondance, et grâce à lui l'on découvre un Simenon, plus impressionné qu'impressionnant, toujours en quête de visages. C'est passionnant !

Evelyne Trân

THÉATRES.COM
Le Webzine de l'actualité théâtrale

Après le succès de son adaptation de « Lettre à mon juge », Robert Benoît s'intéresse à un texte plus intime de Georges Simenon « Lettre à ma mère ». Ce spectacle à l'affiche du Lucernaire révèle un peu de la personnalité de Simenon au travers de sa relation compliquée avec sa mère.

« Ma chère maman, voilà trois ans et demi environ que tu es morte à l'âge de quatre-vingt-onze ans et c'est seulement maintenant que, peut-être, je commence à te connaître. »

C'est sur ces mots que commence la longue déclaration d'amour à cette mère que Simenon a si mal compris de son vivant. Au fil de ce texte, il nous dresse le portrait d'une femme distante mais il réalise aussi à quel point il l'a aimé. C'est donc un adieu émouvant et la chronique d'un amour déçu que Robert Benoît choisit de nous faire partager.

Dans cette adaptation, Robert Benoît s'approprie les mots de Simenon avec beaucoup d'humilité et se met complètement au service de son œuvre. Réalisant un travail de diction précis, il déclame le texte dans un rythme lent, laissant échapper des moments d'émotions. Dans cette atmosphère mélancolique, chaque mot paraît pesé car c'est avec beaucoup de recul et de pudeur que Simenon analyse la relation qui le lie à sa mère.

« C'est pour effacer les idées fausses que j'ai pu me faire sur toi, pour pénétrer la vérité de ton être et pour t'aimer que je t'observe, que je rassemble des bribes de souvenirs et que je réfléchis. »

Mis en scène avec simplicité, le comédien est plongé dans un clair-obscur intimiste contribuant à entraîner le spectateur dans cette confession poignante. La simple suggestion d'un lit d'hôpital au fond de la scène suffit à personnifier la mère si mystérieuse aux yeux de son fils. Par moment, comme pour la rendre réelle à nouveau, Robert Benoît consulte avec nostalgie un album de photos défraichies.

Une adaptation qui met en lumière la prestation millimétrée de Robert Benoît et qui constitue un bel hommage à Simenon.

Audrey Jean

Robert Benoit est Simenon dans *Lettre à ma mère*

Le lucernaire a le gout des grands comédiens. Encore récemment le « paradis » accueillait Nathalie Becue ou Patrick Coulais. La tradition se poursuit avec la mise en scène de et avec Robert Benoit. De Simenon, il avait déjà porté sur les plateaux Lettre à mon juge, à ce moment, avec l'autorisation de Georges himself. Pour cette Lettre à ma mère, c'est son fils John Simenon qui l'a autorisé à adapter le récit de vie de sa grand-mère.

Henriette a eu une longue vie tumultueuse. Elle meurt à 91 ans d'une courte et douce agonie de huit jours. Trois ans plus tard, son fils, décide de lui écrire une lettre posthume. L'auteur des Maigret a alors quitté le champ policier pour témoigner au magnétophone de ses mémoires. Au milieu de ses souvenirs on trouve un petit recueil d'une rare intensité. Lettre à ma mère. Simenon lui parle, mêle détails du quotidien et grande histoire pour pointer les incompréhensions et les maladresses de leur relation. C'est face à ces derniers jours, où la parole est rare, qu'il comprend qu'il ne l'a, justement, jamais comprise. Accueilli par un « mais pourquoi es-tu venu Georges ». assassin. seul le temps de l'écriture est venu éclairer sa propre existence.

Rapidement orphelin de père, Georges grandit à Liège dans le culte de la pauvreté vraie. Ce n'est que plus tard, à l'occasion d'un accident domestique qu'il comprendra que sa maman gardait les pièces d'or que ses enfants lui donnaient en les cachant en haut de la lourde armoire qui venait de lui tomber dessus. Le seul but, leur redistribuer. Non, elle n'était pas pingre, elle protégeait sa progéniture. Une seule obsession : assurer ses vieux jours sans rien demander. Elle réalise alors un coup de maître en épousant un vieux fonctionnaire des rails. La pension assurée ! Au fil de cette lettre le fils découvre sa mère et réalise ses mauvaises interprétations de mots dits devant ses yeux d'enfant aussi sévère que ceux d'un juge de guerre.

Robert Benoit d'une voix grave et le corps lourd livre les mots de Simenon. Il est à son bureau. derrière les persiennes, veste grise et pantalon noir. Son inconscient lui joue des tours et lui renvoie l'image d'une carcasse de lit, celui de sa mère. Il faut avouer que le texte de Simenon n'est pas le meilleur écrit sur le deuil et la réparation de la séparation. Nous sommes loin d'Albert Cohen décrivant dans les pages du Livre de ma mère les futurs cadavres se promenant sur les boulevards avec un sentiment d'éternité. Malgré l'accumulation des petits détails qui font un être, la distance avec l'émotion reste intacte. Robert Benoit offre un jeu bien sûr impeccable et impressionnant mais ne cherche jamais la fragilité, ne permettant pas au spectateur de se projeter dans son propre imaginaire empli de ses propres pertes. Lettre à ma mère est alors un spectacle à l'honnêteté incontestable auquel il manque une pointe d'intensité qui le rendrait poignant.

Amélie Blaunstein-Niddam

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Critique • « Lettre à ma mère » de Georges Simenon par Robert Benoit au Théâtre du Lucernaire

Robert Benoît présente le dernier texte que George Simenon en 1974 adressa à sa mère sous forme de lettre, alors qu'elle décédait trois ans auparavant, à l'âge de 91 ans.

Ce livre est né des derniers jours qu'il passa auprès d'Henriette à l'hôpital. De cette proximité intime et ultime, il note les interrogations obstinées et les méditations qui le tourmentent depuis longtemps, sur les liens qu'ils n'ont pas eus. Car ils se sont manqués. De l'enfance à ces heures où il la veille.

Robert Benoît a déjà adapté et interprété avec succès, du même Simenon, « Lettre à mon juge ».Il faut croire qu'il a aimé et su pénétrer le territoire intérieur de cet homme plein de regrets et de manque affectif. Car à travers les mots simples et concrets de la longue lettre, il est Simenon lui-même sur le plateau, qui cherche à découvrir qui était sa mère.

« C'est pour pénétrer la vérité de ton être et pour t'aimer que je t'observe, que je ramasse des bribes de souvenirs » implore le vieil homme. Tout est dit.

A partir d'un vieil album photos et de sa mémoire, il tente de reconstituer le puzzle de la pauvre existence de sa mère qui « subissait sa vie plutôt que la vivre ». Les souvenirs arrivent, en désordre. Peu à peu un portrait se dessine. Qui fut-elle, elle qui l'a porté en son sein ? Parti à 19 ans du foyer maternel (son père est mort à l'âge de 40 ans), se sentant mal aimé, il ne la connaît point. Il découvre peu à peu les étapes de sa vie, son orgueil, sa dureté envers ses enfants, mais sa bonté envers les démunis, comme elle, des petites gens. Mais la dernière phrase dite sur le lit de mort revient en contrepoint dans les récits : « Georges, pourquoi es-tu venu ? » Comment interpréter cela ? Et comment expliquer ce sourire qui plane encore sur ses lèvres ? Toutes sortes de situations, d'anecdotes et de paroles, de réactions, remontent à la surface, dont il tisse des déductions. Démêler l'illusoire du vrai, sur soi et l'autre, sachant que la mémoire déforme à plaisir les instants vécus jadis. C'est une minutieuse enquête que mène le vieil homme, mais la dernière, celle qui doit l'absoudre, peut-être, le ramener à son origine sûrement. La dernière carte à jouer. Et il parvient à une découverte finalement – à moins que ce soit un mirage ?

Le comédien exhume ces pans de vie et les réflexions dans le monologue en ayant fait sien le texte – il ne lit pas, il les vit ; occupant l'espace scénique de manière à faire sentir l'incertitude. Avec calme et dignité il énonce les questionnements et les rêveries que sa voix porte en des accents pleins de chaleur, de tendresse résignée. Ses ruptures de tons marquent, avec le naturel du discours intérieur, comme des vagues, la diversité des propos .Nous sommes très vite entrés nous-mêmes dans ce monologue intime mené avec retenue. Le rythme musical des paroles nous charme, tous les mouvements du cœur et de l'esprit apparaissent dans son regard pénétré et sa voix grave et profonde : mélancolie, attendrissement, autorité et animosité, incompréhensions… L'éclairage et l'atmosphère feutrés contribuent à l'intimité créée par R. Benoit, que nous partageons du début à la fin avec lui. Notre intérêt pour les tourments de fin de vie de Simenon naît aussi bien de l'écriture limpide, expressive ; le texte est savamment structuré en dépit et grâce à ce désordre que la mémoire produit lorsqu'on la sollicite pour exhumer des souvenirs. Notre attention et notre sensibilité sont constamment en éveil.

Mise en espace et jeu intelligents, pudiques, dégagent profondeur émotionnelle et vérité. C'est une belle leçon de vie. Et de théâtre.

Anne-Marie Watelet

LiRE:
www.lire.fr • avril 2012

MAGAZINE

THÉÂTRE

Par Philippe Alexandre

Maîtres et serviteurs

Le comédien Robert Benoit est depuis plusieurs années un prodigieux serviteur de Simenon. Après avoir adapté et interprété la *Lettre à mon juge*, il s'attaque à la *Lettre à ma mère* que le romancier écrivit en 1974, plus de trois ans après la mort de sa « chère maman », qu'il commençait seulement à découvrir et à aimer. Dans cet exercice de théâtre à une voix, sans autre décor que les barreaux d'un lit d'hôpital, l'acteur est époustouflant, habité par l'âme grinçante et amère de Simenon.

Lundi 5 mars 2012

Lettre à ma mère

Proximité et distanciation = sentiment d'étrangeté... Tel pourrait être le sous-titre – mathématique ! - de la percutante et émouvante Lettre à ma mère, court roman de Georges Simenon adapté au théâtre par Robert Benoit. Ce dernier, seul sur la scène du Lucernaire et sans forfanterie, s'est glissé dans la peau de l'écrivain fleuve Simenon à une période de sa vie peu connue. Alors âgé de 71 ans, le créateur de Maigret a mis de côté son univers romanesque. Trois ans et demi après la mort de sa mère Henriette, il écrit en 1974 la fameuse Lettre à ma mère, dans laquelle il évoque les huit jours passés à Liège où il assiste à son agonie à l'hôpital de Bavière. Mais ce texte paraît surtout pour Simenon une ultime opportunité de s'adresser à sa mère (qu'il n'aimait pas) au-delà de la mort, cette dernière – paradoxalement - rendant Henriette plus vivante que jamais. Robert Benoit interprète donc cet homme aux sentiments ambivalents qui cherche à comprendre, à capter l'essence, à aimer cette personne à la fois familière et complètement étrangère. Généreusement, notre orateur distribue à Henriette quantité de circonstances atténuantes... et de petits coups de bâton !

Le double langage de Benoit/Simenon se profile, à la fois respectueuse évocation de la morte et de ses bons côtés et discrètes allusions qui laissent percer le ricanement face aux masques grotesques d'Henriette. Mais Benoit, fidèle au texte, a choisi le ton juste d'un homme - ni dupe, ni rancunier - face à une énigme : celle de sa mère et de son ratage avec elle. Ce Simenon-là, incarné par le jeu subtil de Benoit, ne peut donc échapper à une certaine souffrance. Sa lucidité le renvoie constamment à la vacuité de cette relation. Le fil narratif du spectacle nous avertit d'ailleurs : Simenon a passé ses vingt premières années au contact de sa mère, pour mieux pouvoir l'esquiver durant près d'un demi-siècle.

Benoit interprète avec un parfait naturel cet être dubitatif et désinvolte, à l'image du Simenon familier, à la fois hédoniste, cultivé et sarcastique. La souffrance de Simenon nous est suggérée par des souvenirs/scénettes : la préférence affichée d'Henriette pour Christian - le fils cadet - et ses continuels reproches envers Georges, le mépris pour l'argent de son fils – âgée, elle lui rendra tout l'argent donné durant un demi-siècle ! -, enfin son indifférence vis-à-vis de sa réussite sociale et de sa productivité littéraire. Tout semble donc opposer irrémédiablement Henriette et Georges.

Dans Lettre à ma mère, Simenon nous paraît animé d'un profond désir de connaissance, celui d'identifier celle qu'il a toujours appelé simplement « mère ». Mais il n'est pas Maigret. Le romancier a vieilli. Le mystère de l'échec de son rapport avec sa mère le tourmente. A un moment, sur la scène du Lucernaire, Benoit interpelle ainsi la mère de Simenon : Pourquoi l'appelais-tu le père André ? C'est une subtile allusion au second mari d'Henriette, mais surtout à la ridicule manie de la mère du romancier de donner aux gens un sobriquet. Par cette banale formulation, le personnage Simenon tente peut-être de conjurer ce qu'il redoute le plus chez sa mère : un monde non rationnel.

Ce qui frappe dans Lettre à ma mère, c'est avant tout le désir d'apaisement, de réconciliation post-mortem de Simenon avec sa mère, au-delà des blessures personnelles. Avec talent, Robert Benoit se glisse dans cet univers psychologique aux contours flous, nous offrant là un grand jeu théâtral !

http://blogdephaco.blogspot.com/2012/03/lettre-ma-mere.html

WEBTHEA, TOUTE L'ACTUALITÉ
DU SPECTACLE VIVANT !

Critiques / Théâtre

Le dimanche 24 juin 2012

Par Gilles Costaz

Lettre à ma mère de Georges Simenon

Robert Benoit revient à Simenon. Il avait déjà donné un spectacle émouvant et magnifique, Lettre au juge. C'était d'après un roman. Il récidive mais avec un texte autobiographique de l'auteur des Maigret, Lettre à ma mère - une lettre par-delà la mort. Simenon la rédige trois ans après la mort de sa mère, pour se comprendre alors qu'ils se sont aimés sans se comprendre. Cette femme était une petite bourgeoise, remariée, dont la nouvelle vie a été le plus triste des échecs. Lui, Simenon, reste fidèle au souvenir de son père et tente d'aider une femme vieillissante qui a choisi un autre homme et suit peu la vie d'un fils devenu célèbre et riche. Elle est aussi économe de sentiments que de son argent ! L'aveu de Simenon est bouleversant. Robert Benoit l'interprète avec une pudeur exceptionnelle, détaillant secrètement toute une palette d'émotions et de blessures. C'est le théâtre le plus pauvre qui soit : juste un acteur sur une chaise. Mais il y a de quoi faire vibrer longtemps notre âme, qu'on ait ou qu'on n'ait pas eu une histoire douloureuse avec sa mère. Robert Benoit a su faire d'un ouvrage littéraire un rare moment de théâtre.

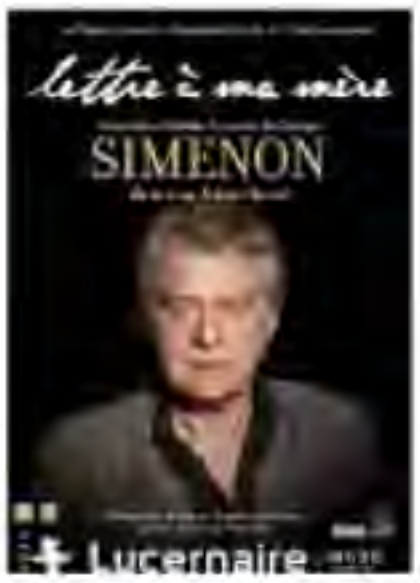
Lettre à ma mère de Georges Simenon, adaptation, conception et interprétation de Robert Benoit, collaboration artistique de Natalia Apekisheva.

Lucernaire, 18h30,

tél. : 01 45 44 57 34, jusqu'au 30 juin.

durée : 1 h 10.

Photo Natalia Apekisheva



Lettre à ma mère

de Robert Benoît

Dates : **du 29 Février 2012 au 30 Juin 2012**

critiques & avis & la critique evene

evene *par Cécile Auguste*

« Mère, tu m'as mis au monde, tu m'as donné mon premier lait et pourtant je ne te connais pas plus que tu me connais ». Seul en scène au Lucernaire, Robert Benoît s'empare du livre de Georges Simenon. « Lettre à ma mère », écrit en 1974. Pendant plus d'une heure, l'acteur prête sa voix à l'écrivain belge. Bien plus qu'un monologue, il extrait le meilleur de la langue de Simenon et séduit. Avec délicatesse et pudeur, il s'adresse à cette femme, Henriette, restée toute sa vie une étrangère pour lui. Georges et sa mère ne se sont jamais aimés. Il ne l'a jamais appelé « maman ». Mais jusqu'à son lit d'hôpital, il a veillé auprès d'elle. Mourante, elle lui pose cette question : « pourquoi es-tu venu Georges ? ». Il ne saura pas quoi lui répondre. Fouillant dans son passé, l'auteur des Maigret tente de comprendre le silence et la cruauté de sa mère. Trois ans plus tard, il dicte une lettre à celle qu'il n'a jamais appelée « maman » mais « mère ». Par la force de son interprétation, bouleversante, Robert Benoît recréé ce face à face et rend justice à cette œuvre méconnue. Pour seul décor, une table de chevet et le lit de la mourante dans la pénombre. Et de cette simplicité naît une émotion profonde, le cri de douleur d'un fils mal-aimé. Robert Benoît finit la lettre les larmes aux yeux. Le public, lui, n'en est pas loin.

Le 25 avril 2012

THÉÂTRAL magazine

Lettre à ma mère : Simenon en manque d'amour

Le 4 avril 2012

Lettre à ma mère est l'adieu de Georges Simenon à sa mère. Trois ans après sa mort, en 1974, il enregistre parmi d'autres souvenirs, cet hommage qu'a adapté pour la scène le comédien Robert Benoît.

Revenu à Liège, la ville de son enfance, au chevet de sa mère, il réapprend au cours des huit jours de son agonie à redécouvrir cette femme qui lui a toujours préféré son frère cadet, "quel dommage que ce soit Christian qui soit mort" lui disait-elle. le texte nous entraîne dans l'histoire d'Henriette mariée à Désiré Simenon et remariée à un chef de gare pour s'assurer une retraite. Jamais Simenon ne porte un jugement sur ses actes, jamais il n'émet le moindre reproche. Le regard qu'il porte est juste bienveillant.

Sur scène, Robert Benoît est assis à côté d'un petit secrétaire, un album photos dans les mains. L'absente quant à elle est représentée par un lit d'hôpital resté vide et sans literie.

Il faut du temps pour entrer dans cette histoire, dans laquelle il n'y a pas beaucoup d'amour. La vie d'Henriette Simenon a été austère et sèche. Et lorsque son fil est devenu connu, elle a refusé toutes les facilités qu'il lui offrait. Ce manque de chaleur est accentué par le jeu de Robert Benoît, tout en intériorité.

HC

Lettre à ma mère de Georges Simenon, adaptation et interprétation Robert Benoît. Lucernaire, 53 rue Notre Dame des Champs 75006 Paris, 01 42 22 26 50

« Lettre à ma mère »
de Georges Simenon
Jusqu'au 5 mai au Lucernaire

Georges Simenon a quitté Liège, sa ville natale, à l'âge de dix-neuf ans, après la mort de son père. Il a ensuite eu avec sa mère des relations assez épisodiques. Alors qu'elle est sur le point de mourir à l'Hôpital de Bavière, à Liège, il revient et passe une semaine à son chevet jusqu'à sa mort. Lucide, peu causante, elle le regarde intensément et lui demande : « Pourquoi es-tu venu Georges ? ». Ces deux-là ne se sont jamais beaucoup aimé, ils faisaient semblant, c'est tout. Trois ans après, alors que Georges Simenon avait déclaré qu'il n'écrirait plus d'œuvre romanesque, il publie *Lettre à ma mère*, où il s'interroge sur cette mère et sur lui-même. Il nous livre une chronique de l'incompréhension entre deux êtres qui n'ont jamais réussi à s'aimer parce qu'ils ne sont pas parvenus à se parler. Pendant ces huit jours, il a observé sa mère, il a retrouvé en elle ce qui lui déplaisait, ses yeux durs et méfiants, son sourire qu'il dit marqué d'amertume, mais aussi mélancolique et résigné. Trois ans après quand il écrit ce texte, il rassemble ses souvenirs, repense aux choses enfouies au fond de la mémoire, aux petits mots et aux gestes qui font mal, mais il a surtout envie de mieux la connaître, de savoir si c'est d'elle qu'il tient tel ou tel trait de caractère, si quand il la regardait à l'hôpital, parfois, ils pensaient à la même chose. En fait il voudrait en savoir plus sur elle, comprendre ses raisons. Mais pour cela il lui faudrait connaître l'enfance de sa mère, sa relation avec son père et il se rend compte qu'il en sait très peu et qu'il ne saura jamais, car dans cette famille de taiseux on se révélait peu.

Le texte de Simenon est aussi intense que cette quête. Il démontre dans la recherche des raisons qui ont fait agir sa mère, la même acuité et la même finesse que dans les enquêtes de son personnage, le Commissaire Maigret. D'une observation presque entomologique il glisse vers la compréhension, vers un jugement moins marqué par la conflictualité de leurs rapports. Il ne voit plus seulement les défauts et les faiblesses de la mère, il voit une femme qui avait ses raisons d'agir et ses qualités. Enfin il peut lui dire adieu avec émotion.

Robert Benoit, qui avait déjà présenté du même auteur *Lettre à mon juge*, a adapté *Lettre à ma mère*. Il est seul en scène avec une petite table, une chaise, un album photo et un lit qui s'éclaire parfois évoquant l'absente qui occupe toutes les pensées de Georges Simenon. Il est époustouflant de naturel et d'intelligence. Pendant une heure quinze la salle est suspendue à sa voix. On suit son regard qui observe cette mère, cherche à effacer les idées fausses qui ont tant perturbé leur relation et s'attache à mieux comprendre sa vérité pour parvenir, après tant d'années, à enfin l'aimer. Il est bouleversant.

Micheline Rousselet

Robert BENOIT

Conservatoire National d'Art Dramatique de Paris
Les Professeurs : René Simon et Fernand Ledoux
un Premier prix à l'unanimité en Comédie Moderne,
un second en Comédie Classique
un Premier Accessit en Tragédie (1967)
A été assistant de Raymond ROULEAU
Il a créé Le Pic'Art Théâtre en 1988

THÉÂTRE

PHOTO FINISH Mis en scène P.USTINOV Théâtre Ambassadeur CROQUE-MONSIEUR Mise en scène G.VIALY Théâtre Saint-Georges LES PLAIDEURS La Comédie Française GEORGES DANDIN La Comédie Française ON NE BADINE PAS AVEC L'AMOUR La Comédie Française ROMÉO ET JULIETTE Mise en scène M.COCOYANNIS TNP Chaillot LES GARCONS DE LA BANDE Mise en scène J.L. COCHET Edouard VII NOCES DE SANG Mise en scène S.BOUILLON Théâtre de l'Athénée ÉLECTRE Mise en scène A.OUTSINAS Festival de Bellacque LA FOLLE DE CHAILLOT Mise en scène M.FAGARDEAU Festival de Bellacque LUCRECE BORGIA Mise en scène J. SERGE Festival de Bonneval LE CID Mise en scène de R.TANDOU Comédie de Saint-Étienne FANDO ET LISE d'ARRABAL Mise en scène R.BENOIT Gaieté Montparnasse PHEDRE Mise en scène J.P.DOUGNAC Les Tréteaux de France LES ESTIVANTS Mise en scène E. TAMIZ M.C. DE Rennes DOM JUAN Mise en scène ST LORENZI Théâtre de Nice PAR DESSUS BORD Mise en scène R.PLANCHON TNP Villeurbanne ELISABETH 1ERE Mise en scène L.CIULEI Théâtre Chaillot KEAN Mise en scène M.FRANCESCHI Théâtre Marigny POINT H Mise en scène F.DELILLE Théâtre Tristan Bernard AMPHITRYON Mise en scène O.MALLET Théâtre du Musée Grévin CANARD À L'ORANGE Mise en scène M.ROUX Théâtre Daunou L'ÉCOLE DES DICTATEURS Mise en scène C. LEGUILLOCHET Lucernaire LETTRE À MON JUGE d'après Simenon Mise en scène R.BENOIT Lucernaire LETTRE À MA MERE d'après Simenon Mise en scène R.BENOIT Comédie de Picardie

CINÉMA/TV

Mr Zubeck (2003) - Maître Da Costa (1999) TV - Les violons de la calomnie (1999) TV - Victor Schoelcher, l'abolition (1998) TV - Vacances au purgatoire (1992) TV - Port-Breac'h (1992) TV - Mocky story (1991) - Renseignements généraux(1991) TV - Le démon de midi (1991) TV - Les parents ne sont pas simples cette année (1984) - Ils appellent ça un accident (1982) - Un jour sombre dans la vie de Marine (1981) TV - Quatre femmes, quatre vies: La belle alliance (1981) TV - Au bout du chemin (1981) TV - Les turlupins (1980) - Les amours de la belle époque (1979) TV - Crapotte (1979) TV - Le pape des escargots (1979) TV - Un juge, un flic - (1979) TV - La maréchale d'Ancre (1979) TV - Les grandes conjurations (1978) TV - Ce diable d'homme (1978) TV - Emilie contre Frédéric (1978) TV - Section spéciale (1975) -Julie Charles (1974) TV - L'ombre d'une chance (1974) Cadoudal (1974) TV - Messieurs les jurés (1974) TV - L'affaire lusanger (1974) TV - Don Juan ou Si Don Juan était une femme... (1973) - Le charme discret de la bourgeoisie (1972) - Le nez d'un notaire (1972) TV - Les dossiers du professeur Morgan (1971) TV - Les pneus dans le plat (1971) TV - Un crime de bon ton (1970) TV - Trois hommes sur un cheval (1969) - Erotissimo (1969) Bas de cuir (1969) TV - À quelques jours près (1969) - Die Prärie (1969) TV - Lélia ou la vie de George Sand (1968) TV - Drôle de jeu (1968) - Hélène ou La joie de vivre (1968) TV - Antony (1966) TV - La machine à écrire (1966) TV - La Tour de Nesl(1966) TV - Journal d'une femme en blanc (1965) - Les abysses (1963)

CONTACT

responsable de communication

Natalia Apekisheva

06 81 03 67 92

contact@pic-art-theatre.fr
natacha.apekisheva@gmail.com

www.pic-art-theatre.fr

Pic'Art Théâtre

83, rue de l'Ecole
60130 Catillon-Fumechon